

En page 12 : J. ARMEL : L'article du Bolchevik ou le testament de Staline

l'Observateur

politique, économique et littéraire

TOUS LES JEUDIS — 50 FRANCS

3^e année. — 23 OCTOBRE 1952. — N° 128

Mauriac avec nous !

par Claude BOURDET

Faut-il soutenir M. Daladier ?

par Gilles MARTINET

Le pavé Herriot dans la mare européenne

par Claude ESTIER

Stevenson rattrapera-t-il Eisenhower ?

Sanford GOTTLIEB

Faudra-t-il faire une "deuxième" guerre de Corée ?

Paul ROSSEL

Le conflit Attlee - Bevan

Andrew ROTH

Une victoire du "lobby" colonial

Claude GÉRARD

VERS UN "POINCARISME" SOURNOIS ?

(à propos d'un article du Spiegel)

LES LETTRES, par Maurice NADEAU et Maurice FAURE. — LE THÉÂTRE, par Jean NEPVEU-DEGAS et Claudine CHONEZ. — LE CINÉMA, par Jacques DONIOL-VALCROZE et André BAZIN — LETTRES à « l'Observateur ».

COMITE DE REDACTION : Jacques ARMEL, Claude BOURDET, P.-M. DESSINGÈS, H. de GALARD, Maurice LAVAL, Jacques LEBAR, Gilles MARTINET, Roger STEPHANE. — CORRESPONDANTS A L'ETRANGER : Sam CARCANO (Milan), David CATARIVAS (Jérusalem) Patricia VAN DER ESCH (La Haye), Sanford GOTTLIEB (New-York), Pierre GOUSSET (Dusseldorf), Jacques HIVER (Bonn), Nicolas PERTHUIS (Buenos-Aires), Roger PHILIPPE (Genève), Claude ROLAND (Athènes), Andrew ROTH (Londres), Jean SEAUX (Bruxelles).

Une grande œuvre : « UMBERTO D »

LE dernier chef-d'œuvre de De Sica et Zavattini sera-t-il le plus maudit de leurs films ? *Miracle à Milan* n'avait provoqué que la discorde ; l'originalité du scénario, le mélange du fantastique et du quotidien, le goût de notre temps pour la cryptographie politique avaient suscité autour de cette œuvre insolite, à défaut de l'enthousiasme général qui accueillait *Voleur de bicyclette*, une manière de succès de scandale (dont Micheline Vian avec un humour implacable, avait parfaitement démonté les rouages dans un excellent article des *Temps modernes*). Autour d'*Umberto D* s'organise une conspiration du silence, une réticence boudoise et tétue, qui font que le bien même qu'on en a pu écrire semble condamner le film à une estime sans écho, cependant qu'une espèce de hargne sourde, de mépris (inavoués en raison du passé glorieux des auteurs) animent secrètement l'hostilité de plus d'une critique. Il n'y aura même pas de bataille d'*Umberto D*.

Il s'agit pourtant du film le plus révolutionnaire et le plus courageux non seulement du cinéma italien, mais de la production européenne de ces deux dernières années, d'un pur chef-d'œuvre que l'histoire du cinéma consacrerait à coup sûr, si je ne sais quelle distraction ou quel aveuglement de ceux qui aliment le cinéma, le laissent sombrer pour l'instant dans la médiocrité d'une estime réticente et inefficace. Que le public aille faire la queue à *Adorables créatures* ou au *Fruit défendu*, la fermeture des bordels y est peut-être pour quelque chose, mais il doit tout de même bien se trouver à Paris quelques dizaines de milliers de spectateurs pour attendre du cinéma d'autres plaisirs. L'admirable *Jeux interdits* de René Clément est passé bien près de la malédiction ; il lui a fallu gagner son procès en appel à Venise. Mais enfin, le voici exorcisé. Ce n'est pas encore le cas des *Conquérants solitaires*. Faudra-t-il aussi qu'*Umberto D* quitte l'affiche avant le juste terme pour la honte du public parisien ?

La principale cause des malentendus à propos d'*Umberto D* réside dans la comparaison avec *Voleur de bicyclette*. On dira, avec

quelque apparence de raison, qu'après la parenthèse poético-réaliste de *Miracle à Milan*, De Sica « revient au néo-réalisme ». Il est vrai, mais à condition d'ajouter que la perfection de *Voleur de bicyclette* n'était qu'un point de départ quand on y voyait un achèvement. Il fallait *Umberto D* pour comprendre ce qui, dans le réalisme du *Voleur*, constituait encore une concession à la dramaturgie classique. En sorte que ce qui dérouta dans *Umberto D* c'est d'abord l'abandon de toutes références au spectacle cinématographique traditionnel.

★

CERTES, si l'on ne retient que le thème du film, on peut le réduire aux apparences d'un mélo populiste à prétentions sociales, un plaidoyer sur la condition des classes moyennes : un retraité réduit à la misère renonce au suicide faute de pouvoir placer son chien ou d'avoir le courage de le tuer avec lui. Mais cet épisode final n'est pas la conclusion pathétique d'un enchaînement dramatique d'événements. Si l'idée classique de « construction » a encore un sens ici, la succession des faits rapportés par De Sica répond pourtant à une nécessité qui n'a rien de dramatique. Quel rapport causal établir entre une angine bénigne qu'*Umberto* va soigner à l'hôpital, sa mise à la rue par sa logeuse et son idée de suicide ?

Avec ou sans angine, le congé était signifié. Un « auteur dramatique » aurait fait de l'angine une maladie grave afin d'établir un rapport logique et pathétique entre les deux événements. Ici, au contraire, le séjour à l'hôpital n'est pratiquement pas justifié objectivement par la santé d'*Umberto* et, loin de contribuer à nous apitoyer sur son sort, il constitue plutôt un épisode gai. Et d'ailleurs, la question n'est pas là. Ce n'est pas la pauvreté matérielle qui désespère *Umberto D*, elle y contribue, certes, et de manière décisive, mais seulement dans la mesure où elle lui révèle sa solitude. Le peu de services dont *Umberto D* a besoin suffit à détacher de lui ses rares relations. S'il s'agit des classes moyennes, c'est bien autant que sur leur misère secrète, sur leur égoïsme et leur manque de solidarité que le film porte témoignage. Le héros avance pas à pas dans la solitude : l'être le plus proche de lui, le seul qui lui porte une certaine tendresse efficace est la petite bonne de sa logeuse, mais sa gentillesse et sa bonne volonté ne peuvent prévaloir contre ses propres soucis de future fille-mère. Du

côté de cette unique amitié, il n'est encore que motif de désespoir.

Mais voici que déjà je retombe dans les concepts critiques traditionnels à propos d'un film dont je veux prouver l'originalité. Si, prenant quelque hauteur sur l'histoire, on y peut encore distinguer une géographie dramatique, une évolution générale des personnages, une certaine convergence des événements, ce n'est qu'*a posteriori*. Mais, l'unité de récit du film n'est pas l'épisode, l'événement, le coup de théâtre, le caractère des protagonistes, il est la succession des instants concrets de la vie, dont aucun ne peut être dit plus important que l'autre : leur égalité ontologique détruisant à son principe même la catégorie dramatique. Une séquence prodigieuse, et qui demeurera comme l'un des sommets du cinéma, illustre parfaitement cette conception du récit, et donc de la mise en scène : c'est le lever matinal de la petite bonne que la caméra se borne à regarder dans ses menues occupations matinales : tournant encore ensommeillée dans la cuisine, noyant les fourmis qui envahissent l'évier, moulant le café... Le cinéma se fait ici tout le contraire de cet « art de l'ellipse » auquel on se plait trop facilement à le croire voué.

L'ellipse est un processus de récit logique et donc abstrait, elle suppose l'analyse et le choix, elle organise les faits selon le sens dramatique auxquels ils doivent se soumettre. De Sica et Zavattini cherchent au contraire à diviser l'événement en événements plus petits et ceux-ci en événements plus petits encore, jusqu'à la limite de notre sensibilité à la durée. Ainsi, l'unité-événement dans un film classique serait le « lever de la bonne » : deux ou trois plans brefs suffiraient à le signifier. A cette unité de récit, De Sica substitue une suite d'événements plus petits : le réveil, la traversée du couloir, l'inondation des fourmis, etc... Mais observons encore l'un d'eux. Le fait de moudre le café, nous le voyons se diviser à son tour en une série de moments autonomes comme par exemple la fermeture de la porte du bout du pied tendu. La caméra s'élève, en se rapprochant, le mouvement de la jambe, c'est le tâtonnement des orteils contre le bois qui devient finalement l'objet de l'image.

Ai-je déjà dit ici que le rêve de Zavattini est de faire un film continu avec 90 minutes de la vie d'un homme à qui il n'arriverait rien. C'est cela même pour lui le « néo-réalisme ». Deux ou trois séquen-

CINEMATHEQUE FRANÇAISE

7, avenue de Messine. CAR. 07-26
T. les jours 18 h. 30, 20 h. 30, 22 h. 30

Entrée : 150 fr.

23 octobre : Le montreur d'ombres.
— 24 octobre : La caravane vers l'Ouest.
— 25 octobre : Paris qui dort.
— 26 octobre : Le brasier ardent.
— 27 octobre : La mort de Siegfried.
— 28 octobre : Feu Mathias Pascal.
— 29 octobre : Monte là dessus.

ces de Umberto D font mieux que de laisser entrevoir ce que pourrait être un tel film : elles en sont déjà des fragments réalisés. Mais ne nous trompons plus sur le sens et la portée, ici, de la notion de réalisme. Il s'agit sans doute pour De Sica et Zavattini de faire du cinéma l'asymptote de la réalité. Mais pour qu'à la limite ce soit la vie elle-même qui se mue en spectacle, pour qu'elle nous soit enfin, dans ce pur miroir, donnée à voir comme poésie. Telle qu'en elle-même enfin, le cinéma la change.

★

LA place va maintenant me manquer pour parler d'une interprétation, comme à l'habitude chez De Sica, d'une qualité exceptionnelle. On peut croire au premier abord que Carlo Batisti n'est pas l'Um-

berto D idéal, mais c'est seulement qu'on s'étonne qu'il ne soit pas, totalement et sans réserves, sympathique. Et je crois que c'était justement le propos de De Sica. Son héros n'est pas sans faiblesses et notre pitié est tempérée par ses défauts. Quant à Maria Pia Casilio dans le rôle de la petite bonne, elle est sans doute la plus éblouissante trouvaille féminine de De Sica. Sa façon de regarder droit à travers la caméra, c'est-à-dire le spectateur sans le voir, est inoubliable. Mais ai-je bien fait comprendre plus haut, à l'usage de ceux qui croiraient encore à l'énoncé du scénario, qu'Umberto D est un mélo sentimental, qu'il s'agit de l'œuvre la plus cruelle, du témoignage le plus atroce dans sa bénignité que le cinéma ait peut-être porté sur la condition humaine.

André BAZIN.

LETTRES A « L'Observateur »

Henri Martin et le « sabotage » du « Dixmude »

Nous avons reçu de M. Louis de Villefosse la lettre suivante :

L'auteur de la « Réponse à Pierre Hervé », parue dans l'Observateur du 16 octobre, se fait l'écho de la calomnie tenace lancée contre Henri Martin : « C'est un bateau français qu'il voulait saboter ». Et récemment encore, on pouvait lire dans certains journaux : « Henri Martin, le saboteur du Dixmude ». Or les faits sont en réalité les suivants :

1. Henri Martin n'a jamais été embarqué sur le Dixmude ;
2. Ses tracts protestaient contre la guerre d'Indochine, mais ne contenaient aucun appel au sabotage ;
3. A Toulon, Henri Martin a été acquitté sur l'inculpation de « complicité de tentative de sabotage », et condamné pour « entreprise de démoralisation de l'armée ». A Brest, l'acte d'accusation ne comportait plus le premier chef d'inculpation ;
4. Le sabotage du Dixmude fut exécuté par Heimburger, lequel s'était ouvert de son projet à un autre Alsacien, nommé Liebert. Ceci n'offre point matière à contestation.

Pour étayer l'accusation de complicité portée contre Henri Martin à Toulon, le commissaire du gouvernement ne pouvait compter que sur Heimburger et Liebert. Mais un coup de théâtre se produisit à l'audience : spontanément et catégoriquement, Heimburger démentit la déclaration obtenue de lui à l'instruction. Quant à Liebert, indiscutablement complice du sabotage — et qui, bénéficiant d'une étrange indulgence, comparut non en tant qu'inculpé, mais en Martin — M. Vienney n'eut aucune peine à montrer qu'il était un policier de l'espèce crapuleuse.

Liebert reparut néanmoins comme

témoin à charge, à Brest. Mal lui en prit : interpellé par Henri Martin, il dut reconnaître que, devant l'appel de sa classe, il s'était engagé pendant la guerre dans la Kriegsmarine ;

5. Insinuer qu'Henri Martin a incité ses camarades à des actes dont il a désavoué ensuite la responsabilité, c'est méconnaître la force d'âme d'un homme qui, loin de manifester des regrets susceptibles de le sauver, s'est au cours des deux procès comporté non en accusé mais en accusateur, et que ses lettres à sa famille font apparaître, s'il en était besoin, comme une conscience d'une exceptionnelle noblesse.

★

L'attitude des sociaux-démocrates allemands

Nous avons reçu de notre ami J. Riès, la lettre suivante :

« Le parti socialiste lui-même, lors de son récent congrès, à Dortmund, malgré de grandes protestations de principe, n'a-t-il pas laissé entendre qu'il accepterait, sous certaines conditions, le réarmement allemand et les accords contractuels ? »

Cette thèse que je trouve dans l'Observateur (p. 4, 1^{re} colonne) est justement celle que répandent les amis d'Adenauer et les « Atlantiques » français.

Mais elle ne saurait être sérieusement soutenue : si la social-démocratie n'entend point maintenir l'Allemagne durablement désarmée dans un monde en armes, elle n'accepte pas le projet dit de « communauté européenne de défense », parce qu'il met indiscutablement obstacle à la réunification de l'Allemagne. Et la condition à laquelle tous les congressistes qui se sont exprimés à Dortmund subordonnent l'ac-

ception d'un quelconque projet de réarmement est justement que ce projet ne gêne en rien la réunification.

Suzanne Collette-Kahn, qui était à Dortmund et va donner un compte rendu dans la Revue socialiste a été formelle sur l'état d'esprit des chefs et aussi des jeunes de la social-démocratie. Les maires de Hambourg et de Brême, personnellement partisans du réarmement immédiat, n'ont pas pris la parole au congrès et Reuter, pourtant à la pointe de l'antisoviétisme, n'a pas abordé le sujet.

Enfin, l'attitude d'Auguste Zim — dont je remercie l'Observateur d'avoir souligné le courage, car les services secrets américains vont lui garder une dent — confirme que le refus des sociaux-démocrates de laisser recruter des forces supplémentaires de l'armée américaine en Allemagne, n'est pas que « de principe ».

★

« Parler clairement aux communistes »

Nous avons reçu la lettre suivante de M. Serge SENTOL, de Paris :

Je viens de lire la lettre de M. B. Kerveant au sujet de « Parler clairement aux communistes », et je voudrais simplement signaler qu'il n'est pas seul dans son cas. Mais, malheureusement pour l'U.J.R.F., l'heure n'est pas venue de « parler clairement aux communistes ». En effet, j'ai été, comme lui, un militant de l'U.J.R.F. Comme lui, jusqu'à une certaine époque, je n'ai pas osé défendre certaines de mes idées. Mais lors de la campagne de signatures pour la lettre à Maurice Thorez, j'ai « parlé clairement aux communistes », j'ai demandé à ce que l'U.J.R.F. soit un mouvement de masse où communistes et progressistes combattent pour des objectifs communs. J'ai protesté contre la transformation de facto de l'U.J.R.F. en J.C. (Jeunes communistes). J'ai critiqué la campagne de la lettre à Maurice Thorez. Plusieurs de nos camarades, même communistes, exprimaient les mêmes opinions que moi. Et bien, pour la suite, je voudrais renvoyer M. B. Kerveant au dernier discours de Raymond Guyot à la Mutualité. Il aura le regret de constater qu'il n'est pas possible actuellement de parler clairement aux communistes de l'U.J.R.F. Il n'y a pas de place à l'U.J.R.F. aujourd'hui pour des non-communistes. Je ne suis pas « anti-communiste ». Je suis même plutôt « sympathisant ». Mais je crois qu'avant de vouloir engager le dialogue jeune progressiste-jeune communiste, il serait temps pour les jeunes progressistes de ne plus se sentir isolés tant « idéologiquement » que moralement, de ne plus se sentir incapables d'action, mais bien de se grouper en une organisation de la jeunesse progressiste qui fait défaut en France, et qui, elle, serait capable d'engager un dialogue d'égal à égal avec les communistes.